

## La technologie comme culture et idéologie universelles

Ruf W.

Transferts de technologie

Paris : CIHEAM  
Options Méditerranéennes; n. 27

1975  
pages 17-27

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010598>

To cite this article / Pour citer cet article

Ruf W. **La technologie comme culture et idéologie universelles**. *Transferts de technologie*. Paris : CIHEAM, 1975. p. 17-27 (Options Méditerranéennes; n. 27)



<http://www.ciheam.org/>  
<http://om.ciheam.org/>

Werner K. RUF

Directeur de Recherche  
 au Centre de Recherches  
 et d'Études sur les Sociétés  
 Méditerranéennes

# La technologie comme culture et idéologie universelles

## LA RELATION DIALECTIQUE ENTRE LE DÉVELOPPEMENT CAPITALISTE ET LA « RATIONALITÉ » DES SOCIÉTÉS « MODERNES »

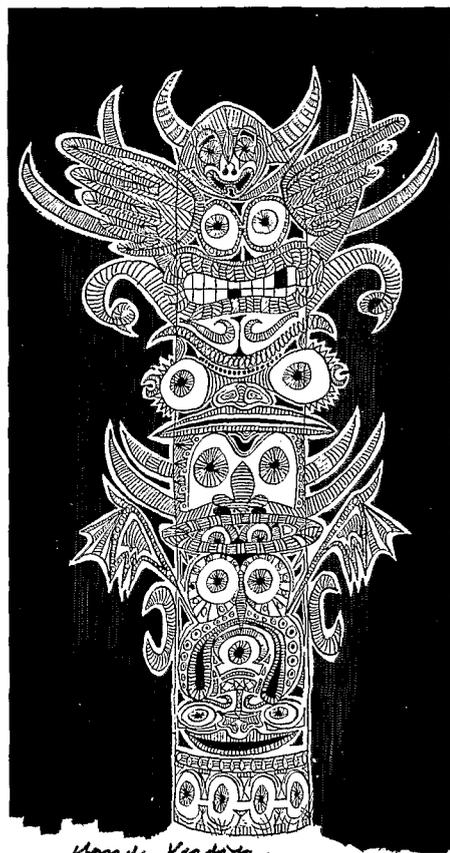
### Mode de production et « culture »

Il va de soi que le terme de culture n'est pas employé ici dans un sens esthétique et étroit. Nous employons plutôt ce terme dans le sens de la totalité des normes et valeurs qui régissent la vie en société. Or il est un fait que, parmi les différentes sociétés que nous connaissons, il y a des différences considérables concernant les « règles du jeu » qui déterminent la co-habitation des individus dans une société donnée.

La question posée ici est de savoir s'il peut y avoir — en fonction du mode de production (ou de survie) imposé par l'environnement naturel — une explication économique à différentes normes chez les peuples dits « primitifs », normes qui peuvent aller de la tabouisation négative de l'inceste ou de la tabouisation positive du cannibalisme en passant par la coutume hindoue de brûler les veuves après la mort de leur mari, jusque, par exemple, aux règles de mariage qui caractérisent les sociétés agnatiques.

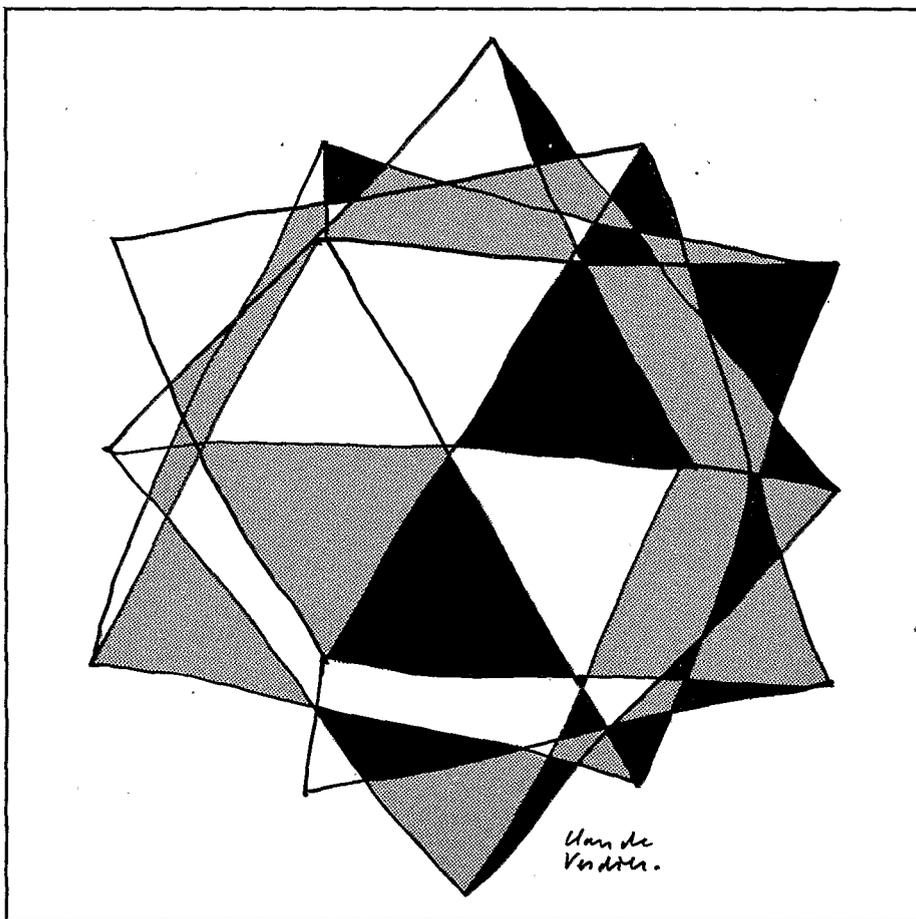
Les recherches anthropologiques en Polynésie ont clairement démontré que la tabouisation très poussée de l'inceste chez les peuples de cette région, tabouisation qui a donné lieu à une vraie « science de la parenté », avait des fondements économiques très précis : les familles peuplant une île étaient obligées, pour pouvoir survivre, de s'allier l'une à l'autre parce que, d'après l'explication des indigènes, c'était le seul moyen de cultiver son jardin, d'aller à la chasse, ou de se défendre contre les agresseurs venant de l'extérieur. La réponse sociale à ce problème était la construction d'alliances aussi larges que possible par le mariage.

En suivant ce raisonnement, on peut se demander si le fait que nous trouvons des structures sociales agnatiques dans toutes les zones arides et semi-arides n'est pas dû à une autre contrainte de survie : l'élevage ne



demande pas beaucoup de travail humain; les points d'eau sont rares et ils constituent en même temps la base de la survie de l'unité sociale. Un système social très vaste suivant le modèle polynésien, par exemple, ne pourrait pas survivre économiquement dans ces conditions-là. Dans un système agnatique cependant, à cause du mariage entre cousins parallèles, les unités sociales restent restreintes et celui qui n'est pas un cousin n'appartient déjà plus à la famille au sens propre du mot; donc il est un ennemi potentiel. Ainsi le conflit avec le rival pour le point d'eau est quasiment légalisé.

Si l'on continue de raisonner en ce sens, on peut se demander si des coutumes paraissant barbares comme le cannibalisme ou la coutume de brûler les veuves, n'étaient pas des « régulateurs » sociaux pour freiner l'accroissement de la population dans des endroits déjà fortement peuplés,



## Le positivisme comme « contre culture » de la bourgeoisie européenne

Il nous mènerait trop loin de vouloir poursuivre à travers les âges et les différentes sociétés l'évolution du mode de production et des différentes cultures. Qu'il suffise ici de renvoyer aux débuts du positivisme qui, lui, se situait dans la prolongation de l'éclaircissement, et qui était, dans un certain sens, la contre-culture de la bourgeoisie dans sa lutte contre la féodalité déclinante.

Le féodalisme avait déduit sa légitimité d'un ordre surnaturel. Logiquement, la bourgeoisie contestataire de cet ordre invoquait la raison et la logique pour mettre en cause l'ordre établi.

Ce qui est important, c'est que cette bourgeoisie était justement parvenue à son statut social en utilisant la raison et la logique pour établir un nouvel ordre économique : des innovations techniques et la mise à profit des lois de la nature, la décomposition du processus de travail en différentes tranches « rationnelles » augmentaient la productivité et, par cela, témoignaient de la validité du raisonnement logique. En même temps le capital devenait une force de production. Ainsi se développait cette nouvelle culture qu'est le positivisme.

Bien sûr, le positivisme n'est tout d'abord qu'une théorie sociologique dont les pères scientifiques sont Henri SAINT-SIMON et Auguste COMTE. Déjà SAINT-SIMON voyait la relation entre la science et la technique : une science positive est, d'après lui, une science pragmatique qui a pour but la transformation des lois découvertes par elle dans la technique et dans les formes d'organisation. En poursuivant cette logique, SAINT-SIMON développa un vrai programme de société : tous les hommes ayant une position particulièrement importante dans la production et dans la recherche devraient être réunis pour garantir une planification rationnelle de l'évolution sociopolitique, planification qui désormais permettrait de dépasser les oppositions idéologiques entre les états révolutionnaires. De même SAINT-SIMON voulait mobiliser toute la population pour la production. L'insistance typiquement bourgeoise sur les vertus de l'efficacité et de la productivité deviennent une arme dans la lutte idéologique contre les tendances de restauration de l'ancien régime dans la période d'après la révolution française (3).

Ainsi on retrouve dans ces concepts, d'un côté, certes, l'idée d'une société dans laquelle il n'y aurait plus de domination des hommes sur les hommes mais simplement une administration des choses. De l'autre, le projet socio-politique de SAINT-SIMON n'implique rien d'autre qu'une expor-

comme l'Inde ou certaines régions d'Afrique Noire avant la traite ou (encore) dans certaines îles polynésiennes où cette forme sacralisée de la destruction physique de l'adversaire résolvait le problème politique et matériel qui se serait posé par l'occupation d'une population vaincue.

Cette brève présentation avait pour but de démontrer qu'il y a dans les systèmes normatifs des sociétés dites « primitives » une certaine rationalité concernant le contenu de la superstructure — légaliste ou « religieuse » — par rapport aux contraintes objectives du mode de production ou simplement de survie.

Si la structure normative et les lois — peu importe qu'elles soient écrites ou informelles — qui régissent une société reflètent donc dans un certain sens les nécessités de la reproduction d'une société vivant dans un mode de production déterminé par la nature, il faut se poser la question de savoir comment seront transformées dans le temps l'évolution du mode de production et celle du système normatif ou de l'idéologie ou de la superstructure qui lui correspondait. La « culture » serait donc ce total de normes et valeurs régissant une société qui, entre autres et parfois, produit aussi des œuvres d'art, mais des œuvres d'art qui dans les sociétés dites primitives avaient toujours une fonction normative et religieuse très concrète. Ce n'est que dans l'évolution du capitalisme que l'œuvre d'art, à son tour,

a été en même temps démystifiée et traduite en marchandise.

Donc nous pouvons arriver à la définition suivante : la culture doit être comprise comme système normatif ; elle a pour fonction la reproduction d'un mode de production donnée et elle est elle-même le produit de ce mode de production.

Dans ce sens large, le terme de culture dépassant le sens arbitrairement réduit des seuls aspects esthétiques, correspond très exactement à ce que MARX avait défini comme étant l'idéologie : « Les pensées dominantes ne sont rien d'autre que l'expression idéelle des rapports (*Verhältnisse*) matériels dominants... » (1). Ainsi une théorie matérialiste de la culture doit être fondée sur l'unité dialectique de la base et de la superstructure. Si le contenu du terme « culture » est réduit à des phénomènes (bien qu'ils dépassent la notion arbitrairement étroite des aspects esthétiques) de la superstructure, une telle réduction de la notion de culture conduit à la construction de théories culturelles qui ne comprennent dans le terme culture que les formes de conscience sociale et qui en analysent l'évolution sans tenir compte de l'évolution des formes de reproduction de la société toute entière (2).

(1) Karl MARX/Friedrich ENGELS : *Die Deutsche Ideologie*, Marx-Engels-Werke (cités par la suite MEW), vol. 3. Berlin (est), 1969, p. 46 ; traduction par l'auteur.

(2) Voir pour ceci plus en détail : Wulf D. HUND/Dieter KRAMER : *Für eine materialistische Theorie der Kultur in : Sozialistische Politik* n° 29 (1974), notamment p. 6 et 7.

(3) Voir pour ceci plus en détail : Hans Peter DREIZSEL : *Sozialer Wandel*, Neuwied et Berlin, p. 32 et 33.

tocratie basée sur des résultats scientifiques. D'une façon assez paradoxale, SAINT-SIMON pensait qu'une planification scientifique des processus socio-politiques, basée, elle, sur la science positive, pourrait faire disparaître toute forme de domination et d'exploitation. Il n'est pas difficile de voir combien cette idée se prête à soutenir l'affirmation typiquement bourgeoise qui prétend que tout progrès humain n'est que l'œuvre de quelques personnalités géniales...

Cette science, appelée plus tard par Auguste COMTE la *sociologie*, est en même temps un instrument de la planification du progrès organisé et aussi un moyen pour résoudre des moments de crise sociale. La science « positive » suivait le raisonnement des sciences naturelles (dont la « neutralité » paraît aujourd'hui plus que compromise (4) : elle ne pouvait être que relative, en fonction du stade du savoir atteint par les hommes aux différents moments de leur évolution scientifique.

Cette science ne recherchait plus ni des causalités ni la vérité absolue, mais la découverte de lois inhérentes aux objets de la recherche. Seuls des observations et des faits pouvaient être à la base d'une théorie qui, elle, ne pouvait toujours être que provisoire. L'histoire n'avait plus d'importance. L'objet de la recherche était le développement de modèles statiques qui représentaient les systèmes d'interactions sociales, bref, la représentation de l'ordre « naturel » de la société. Et la découverte de ces lois permettrait donc la régulation (ou manipulation) des systèmes sociaux donnés (5).

Il va de soi que ces idées qui faisaient leur chemin à travers les différentes écoles fonctionnalistes et structuralistes aboutissaient aux approches structuro-fonctionnalistes qui, elles se réfèrent d'un côté à la sociologie de Max WEBER et d'Émile DURKHEIM et de l'autre côté aux travaux d'anthropologues dont les noms les plus célèbres sont ceux de MALINOWSKI et de RADOLIFF-BROWN.

Il ne peut s'agir ici de refaire l'histoire de la sociologie. Ce qui était à démontrer, c'est que la naissance du positivisme n'est nullement un hasard historique mais qu'elle a sa propre logique. Avec la contestation sociale des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, s'articulaient aussi des idées qui relevaient directement de l'évolution sociale et des antagonismes de classe qui caractérisent cette époque. Il n'est donc guère étonnant que nous connaissions depuis deux approches fondamentales qui tendent à expliquer l'évolution sociale; le marxisme et la sociologie bourgeoise largement conditionnée par le positivisme.

(4) Voir pour ceci notamment : Jean-Marc LEVY-LEBLOND : *l'Idéologie de dans la physique contemporaine*; les Temps Modernes, août-sept. 1974, n° 337-338, p. 2614-2664. Maurice BAZIN : « La science pure », *outil de l'impérialisme culturel: le cas du Chili*; les Temps Modernes, n° 320, mars 1973, pp. 1593-1602.

(5) DREITZEL, *op. cit.*, notamment, p. 35-37.

### La rationalité comme facteur d'organisation sociale

On ne peut pourtant comprendre l'impact des idées sociologiques sur l'évolution et l'organisation sociales sans mentionner brièvement l'œuvre de Max WEBER, étant donné que sa pensée a largement contribué aux concepts qui sont à la base de l'analyse systémique. En faisant l'histoire des systèmes sociaux et des différentes formes de l'organisation sociale que l'humanité a connues WEBER constate que l'État moderne ne peut être administré que par une organisation bureaucratique qui « de façon purement technique » est de loin supérieure à toute autre forme d'administration (6). La différence de la sociologie wébérienne par rapport à l'analyse marxiste est qu'il

(6) Max WEBER : *Wirtschaft und Gesellschaft*, 2 vol., Cologne/Berlin 1964, vol. 2, p. 716.

ne s'agit plus ici d'une analyse révolutionnaire qui a pour but le changement radical de l'ordre établi mais d'une analyse « neutre » de l'évolution des différents ordres sociaux et des conditions scientifiques de leur perfectionnement.

Quelles sont donc les conditions de la gestion d'une société capitaliste? WEBER fait la comparaison entre les besoins implicites de la gestion des grandes entreprises capitalistes et des bureaucraties étatiques modernes : « Les très grandes entreprises capitalistes sont elles-mêmes normalement des extraordinaires exemples d'organisation bureaucratique (7) ». Et il démontre la relation qui existe entre les besoins de la reproduction d'un ordre social existant et la « culture » qui le caractérise : « La particularité de la culture moderne, surtout en ce

(7) *Op. cit.*, p. 717. Traduction de l'auteur.

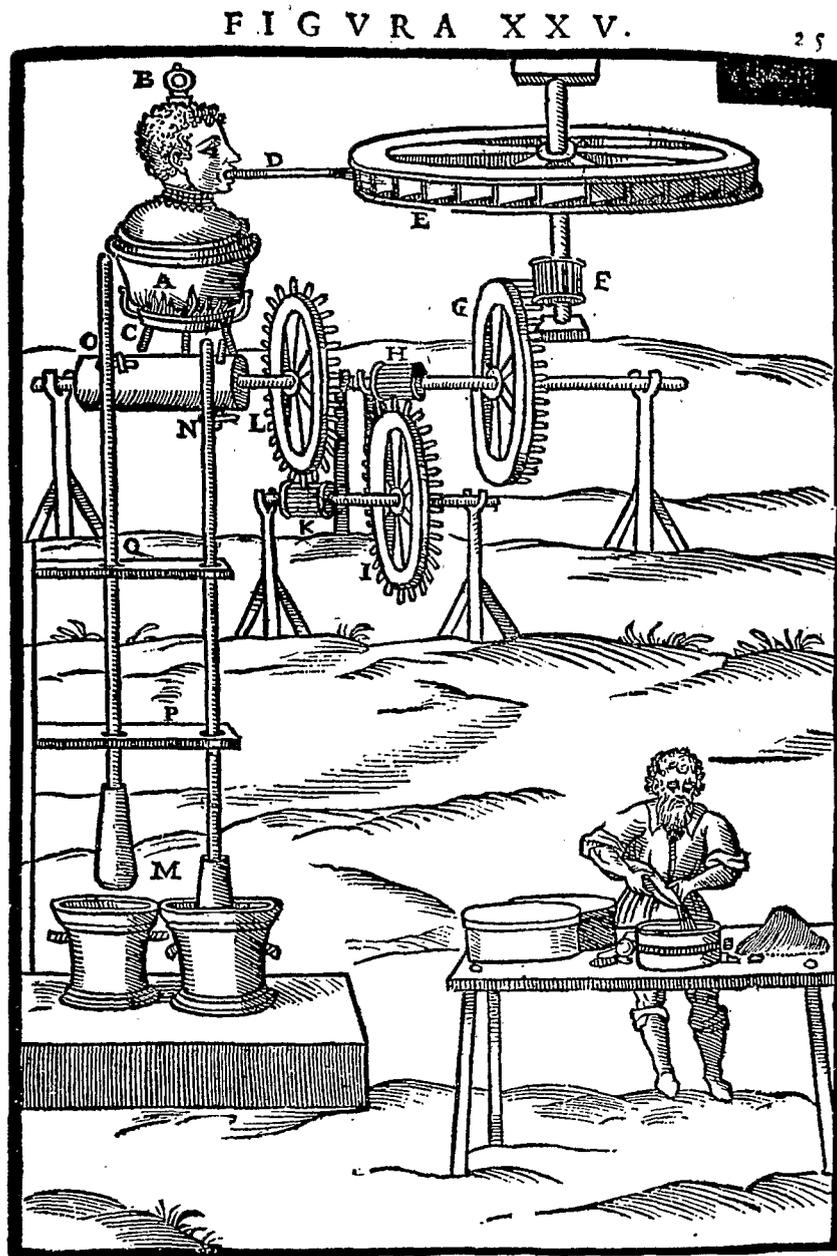


Illustration tirée de *La Machine*, de Giovanni Brancq : précurseur de la machine à vapeur actionnant des pilons de mortiers (1629).



## Les modèles sociologiques contemporains et leur impact sur la gestion des sociétés

Une des théories sociologiques très à la mode et qui commence à avoir de plus en plus d'impact sur la pensée sociologique française est l'analyse systémique. Elle a été développée par des chercheurs américains comme notamment Talcott PARSONS, David EASTON, Gabriel ALMOND et d'autres (9) qui se réfèrent très explicitement à la sociologie wébérienne ainsi qu'aux écoles structuralistes. Sans vouloir ou pouvoir faire ici la présentation de ces concepts qui expliciteraient les critiques qui leur, sont faites, nous devons nous contenter de constater leurs caractéristiques essentielles. L'analyse systémique est fondamentalement ahistorique. Ceci ne veut pas dire qu'elle ne fait pas référence à des données historiques, mais l'histoire n'apparaît pas comme un processus d'antagonismes sociaux mais simplement — et dans la bonne tradition positiviste — comme une série de faits. C'est pourquoi, d'ailleurs, on ne parle pas d'histoire mais d'analyse « diachronique ».

Ce qui intéresse les analystes des systèmes c'est le fonctionnement des sociétés et les structures qui leur sont communes. Ainsi les systèmes sont dépolitisés, leur évolution est vue sous l'angle quasiment exclusif du fonctionnement ou, pour poser le problème plus concrètement, sous l'aspect de la maniabilité des systèmes.

Il est significatif que cette science des systèmes emprunte des modèles à la mécanique ou — parmi les modèles les plus élaborées — à la cybernétique. Ainsi la gestion des sociétés devient une science que non seulement on peut apprendre mais qui réduit les problèmes sociaux, économiques politiques etc... à une pure question d'organisation technocratique : en principe, avec la connaissance adéquate des moyens technocratiques, tous les problèmes peuvent être résolus (10). Et c'est par là que l'analyse systématique se démasque comme science essentiellement conservatrice : cette sociologie ne conçoit plus des modèles ou des possibilités alternatifs d'un ordre social qui contredirait et dépasserait l'ordre établi. Bien au contraire, elle se met au service du système existant en diagnostiquant les conditions intérieures et extérieures qui mettent en question sa survie et

qui concerne son infrastructure technico-économique, demande directement la « calculabilité » de la réussite... Elle développe sa particularité spécifique qui va à l'encontre du capitalisme d'autant plus parfaitement qu'elle se déshumanise... (8) ». Dans cette culture nouvelle, il s'agit donc de conditionner l'être humain dans un sens tel que son comportement et sa façon de penser deviennent de plus en plus conformes aux besoins de reproduction de ce système lui-même et utilisables par eux.

La conséquence logique de cette nouvelle culture ou rationalité au service du système est le partage de travail et le fractionnement professionnel transformant la société en une armée de spécialistes qui n'ont plus

la possibilité de comprendre l'évolution du système social en tant que tel — et donc de le critiquer — mais qui tirent leurs gratifications morales et idéologiques de leur propre utilité pour ce système et de leur contribution à son fonctionnement optimal. C'est-à-dire que les hommes intériorisent les besoins du fonctionnement du système existant au niveau de la culture et ils en font leur propre vertu. Leur « qualification » (ou la qualité qu'est leur force de travail en tant que marchandise) est introduite dans la hiérarchie que le système a établie pour organiser sa production et elle est acceptée comme étant juste par ceux qui vendent cette force de travail. Nous reviendrons à ce problème et notamment aux mécanismes de conditionnement qui rendent possible cette « conscientisation » de l'individu.

(8) *Op. cit.*, p. 718. Traduction de l'auteur.

(9) ALMOND (Gabriel A.) : *A developmental Approach to Political Systems*; in : *World Politics*, vol. 17, 1965, p. 183-124.

ALMOND (Gabriel A.) and POWELL (G. Bingham Jr.) : *Comparative Politics a Developmental Approach*, Boston and Toronto, 1966.

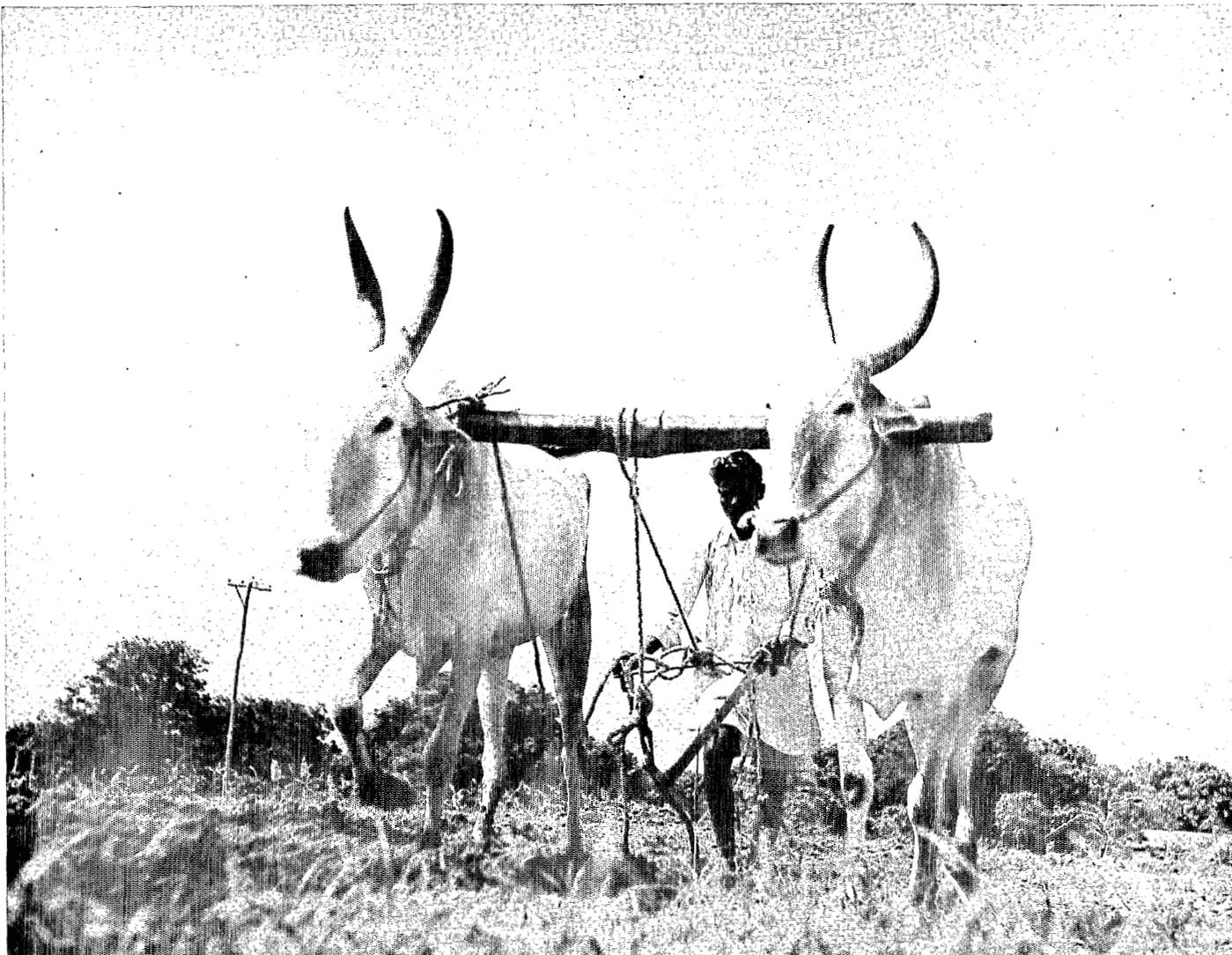
DEUTSCH (Karl W.) : *Social Mobilization and Political Development*; in : *American Political Science Review*, vol. 55, 1961, p. 493-514.

EASTON (David) : *The Political System — An inquiry into the State of Political Science*, New York, 1953.

EASTON (David) : *A framework for Political Analysis*, New York, 1965.

EASTON (David) : *A systems Analysis of Political Life*, New York, 1965.

GEERTZ (Clifford) (ed.) : *Old Societies and New*



Inde (Etat de Mysore).

elle développe les remèdes qui doivent servir non seulement la survie du système mais aussi et surtout l'amélioration de son rendement, de son efficacité.

D'ailleurs, la terminologie de cette discipline traduit très clairement son idéologie inhérente : on parle de « maintenance du système », de « stabilité du système » de « capacité d'adaptation », de « capacité de réponse à des demandes » etc. Mis à part le biais conservateur, il est un fait que toute la problématique fondamentalement politique qui est inhérente à tout procédé social ou économique est automatiquement évacuée par l'analyse systémique : les procédés politiques, certes, ont une place de choix dans l'analyse systémique,

*States, The Quest for Modernity in Asia and Africa*, New York, 1963.

LERNER (Daniel) and SCHRAMM (Wilbur) (éd.) : *Communication and Change in Developing Countries*, Honolulu, 1967.

PARSONS (Talcott) and SHILS (Edward a.) (éd.) : *Toward a General Theory of Action*, New York, 1962.

(10) Werner K. RUF : *Bilder in der internationalen Politik*, Saarbürcker 1973 ; Werner K. RUF : *Zur systemstabilisierenden Funktion von Sozialisations- und « Entwicklungs- »-theorien*, in : *Politische Psychologie*, Verlag P. Schever, Vienne 1974, p. 56-99.

puisqu'elle prétend être le fer de lance de la science politique contemporaine. Mais les phénomènes politiques sont réduits à leurs purs aspects fonctionnels, formels et institutionnalisés (si un système n'arrive plus à « canaliser » les demandes ou « inputs » dans le cadre institutionnel, c'est qu'il est menacé, en faillite. La politique se réduit donc à une pure question d'organisation technocratique (11), problème désormais soluble avec l'aide de la sociologie organisationnelle, de la sociologie du travail, de la réforme législative, etc... On peut donc résumer cette critique de la façon suivante :

1. Le système en tant que tel est ontologisé, il ne peut plus être mis en question. Le modèle construit par la science sociale devient lui-même un être suprême, il développe des besoins propres (notamment la garantie de son existence), le système ayant des intérêts propres devient lui-même un acteur et influence de son côté la société, puisqu'on lui attribue des structures, des rôles, des lois qui lui sont propres! Finalement, mais non,

(11) Voir à ce sujet l'article pertinent de Welf-Dieter NARR : *Gewalt und Legitimität* » *Leviathan* 1/1973, p. 7-41.

en dernier lieu, le « système » ayant une raison d'être indiscutable, peut demander la soumission de l'individu étant donné que l'intérêt de sa persistance dépasse les intérêts particuliers...

2. Compte tenu du biais conservateur qui caractérise l'analyse systémique, des notions comme « stabilité » ou « ordre » deviennent des valeurs à consonnances très positives. La contestation du système devient par définition un acte non seulement illégal mais aussi illégitime. Toute mise en doute du système existant n'est plus comprise comme étant une manifestation politique mais elle relève déjà de la criminalité : le système politique ayant été dépolitisé par sa pure réduction aux mécanismes d'organisation technocratique doit réagir contre toute mise en question de ses fondements par la criminalisation des contestataires et pour cause : la mise en question des règles du jeu, acte réellement politique, met objectivement en question les possibilités de performance du système.

C'est là que l'on retrouve les analyses lucides de Max WEBER : il voyait déjà l'identité du rôle social du technocrate-bureaucrate de l'administra-

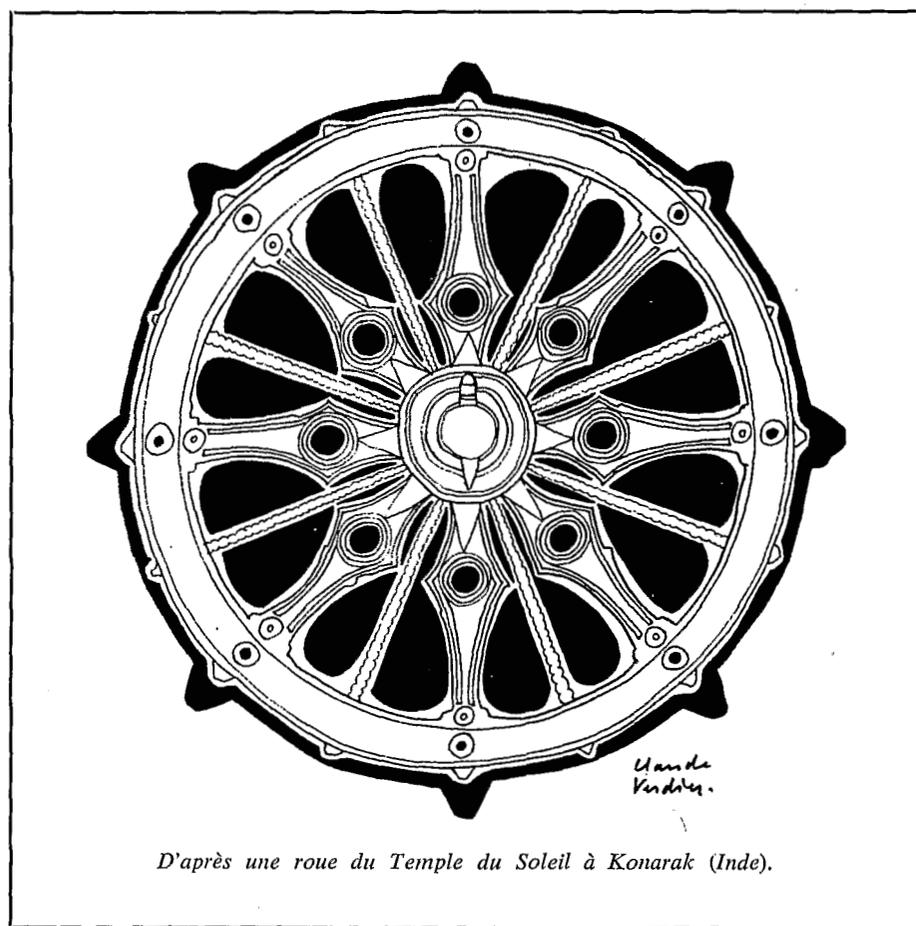
tion publique et celle du rôle social du technocrate gestionnaire des grandes entreprises capitalistes, voire même la perméabilité ou l'inter-changeabilité de ces rôles. Aujourd'hui les imbrications entre la gestion de l'État et le bon fonctionnement des grandes sociétés monopolistes — au capital anonyme et géré par des technocrates eux aussi vendeurs de leur force de travail — sont telles que les contradictions provoquées par le mode de production capitaliste demandent de plus en plus l'intervention — régulatrice — de l'État ce qui ne résoud nullement les contradictions issues du mode de production capitaliste mais qui fait que ces contradictions se répercutent et se reproduisent sur un niveau plus élevé (12).

capitaliste en ce qui concerne la transformation de ses bases économiques. Ce qui nous paraît plus important c'est le côté idéologique de cette médaille bien moins analysé jusqu'à présent. Il va de soi qu'il faut comprendre les articulations et le fonctionnement idéologiques en étroite liaison avec les transformations économiques de la société. Et là cette technocratie étatique, privée ou scientifique (d'ailleurs ces positions sont de plus en plus interchangeables à cause de la qualification largement identique de personnes) a de plus en plus tendance à se constituer en classe. A travers les transformations de la société bourgeoisie, à cause des mécanismes de sélection de la marchandise qu'est la main-d'œuvre à tous les niveaux

ontologisée et aseptique, dépourvue de son sens initialement politique, influence à son tour le comportement de l'individu dans la société. Cette attitude se traduit, dans son expression la plus banale, par cette phrase profondément apolitique et même fataliste qui est devenue si commune : « Pourvu que ça marche... ». La bonne marche des affaires, la gestion de l'état sont les seuls critères d'après lesquels les hommes sont jugés.

C'est aussi pourquoi l'emprise des institutions qui transmettent, dans les sociétés dites développées, l'idéologie dominante devient de plus en plus totale : les mass média à base de capital privé, la radio et la télévision largement au service de l'État et/ou au service des intérêts privés, les écoles comme agences de formation matérielles et idéologiques de la future force de travail et même la famille ayant intériorisé cette rationalité toute particulière qu'est la nouvelle culture, tous conjuguent leurs efforts pour conditionner (ou socialiser) l'individu dans le sens de son utilisation optimale dans le cadre de l'ordre socio-économique existant.

Résumons : ce que nous avons essayé de démontrer c'est que dans toute société il y a correspondance ou même congruence assez grande entre le mode de production qui la caractérise d'un côté et entre la superstructure ou culture de l'autre. Le développement du capitalisme et la prise du pouvoir politique par la bourgeoisie ont conduit à un mode de production où domine — en fonction des contraintes de maximisation de profit — une idéologie qui a pour fonction de soutenir et de légitimer le mode de production existant. A travers la technologisation de plus en plus grande de la production, cette société a de plus en plus besoin de technocrates et elle en produit de plus en plus, non seulement dans le secteur de la production proprement dite mais aussi dans les secteurs de la gestion sociale, politique, scientifique et culturelle. Ceci prouve que la prétendue technique ou même les sciences naturelles ne sont plus « neutres » en tant que telles. La technologie et la rationalité qui lui sont propres deviennent d'un côté idéologie, de l'autre elles deviennent une force productive. En même temps, elles contribuent à la dépolitisation de la gestion sociale. La rationalité propre aux systèmes capitalistes ne peut plus être une rationalité qui pourrait critiquer le système en tant que tel et développer des systèmes sociaux et politiques alternatifs ou opposés, elle devient une force corrective à l'intérieur du système existant et perd par cela toute sa force réellement critique (13).



D'après une roue du Temple du Soleil à Konarak (Inde).

Mais en arrivant à résoudre pour des périodes plus ou moins brèves ces contradictions, les analystes systémiques non seulement justifient leur existence — entre autre sociale et économique — mais arrivent aussi à justifier devant eux-mêmes et devant le grand public la justesse de leur « approche » qui se défend de loin d'être une idéologie.

La question qu'il faut se poser n'est pas de savoir comment ce système arrive à se reproduire et à persister. Nous ne voulons pas reprendre toute la littérature concernant les capacités et le mode de reproduction du système

(12) Voir Paul BOCCARA et al. : *Der Staatsmonopolistische Kapitalismus* (titre original : *le capitalisme monopolistique de l'État*, Les Éditions Sociales, Paris, 1971) Frankfurt, 1973, p. 71.

il y a en effet cette rationalité capitaliste tant de fois conjurée par Max WEBER : des postes dirigeants deviennent de plus en plus accessibles à des individus issus de toutes les couches, même s'il reste un fait qu'une égalité des chances pour tous les citoyens — et notamment dans les sociétés capitalistes — est toujours loin d'être réalisée, Mais ce qui importe, c'est que ce mythe, même s'il n'est que très partiellement réalisable, est internalisé par la grande majorité de la population. Tout en croyant aux fameuses lois de l'égalité des chances en fonction de la qualification professionnelle on accepte le mythe du rendement et du fonctionnement optimal comme étant une valeur suprême. La notion de « système »,

(13) Jürgen HABERMAS : *Technik und Wissenschaft als « Ideologie »*, Frankfurt 1968; notamment pp. 48-52. Voir aussi à ce sujet les travaux de Herbert MARCUSSE.

## L'EXPORTATION DU CAPITALISME ET DE LA CULTURE TECHNOLOGIQUES

### La transformation des sociétés colonisées

Il ne peut s'agir ici de reprendre le débat fondamental sur la genèse des formes particulières de sous-développement qui caractérisent les pays du Tiers Monde et qui sont la conséquence inévitable de la pénétration capitaliste dans ces pays. C'est le mérite de Samir AMIN, d'André Gunder FRANK et de tant d'autres historiens, sociologues et économistes, notamment de prove-

toujours encore bien entretenu par les théories du changement social, structuro-fonctionalistes et behavioristes). Certainement, il n'y a pas de structures dualistes dans le sens d'une opposition entre une partie de la population « moderne » et une partie traditionnelle où il suffirait de « moderniser » cette dernière partie (selon les concepts du mode de production capitaliste) pour faire disparaître le sous-développement. André Gunder FRANK a fort bien démystifié le contenu idéologique de ce concept (14) auquel nous aurons à revenir sous un aspect légèrement différent.

Partons du fait que les sociétés qui ont connu l'impact de la transformation capitaliste en ont été transformées, déstructurées et leur ordre

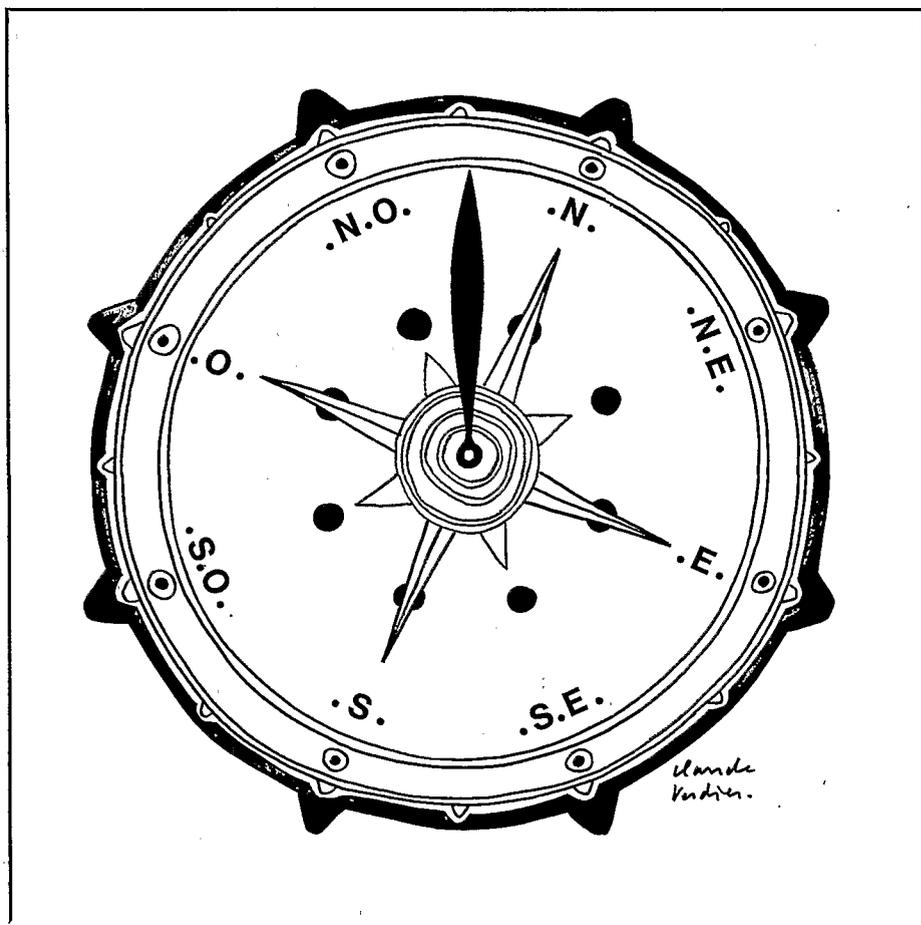
tème capitaliste transplanté dans la périphérie. Mais ces populations dont la base économique est détruite par la supériorité du mode de production capitaliste (MPC) et par son besoin d'exploiter la périphérie au profit du centre ne sont quand même pas complètement coupées de ce système, bien au contraire : l'implantation du MPC est fondamentalement responsable de leur paupérisation, procédé à l'aide duquel une quantité de force de travail très importante a été libérée qui peut être utilisée aussi bien dans la Périphérie que — grâce aux moyens de transports d'aujourd'hui — dans le Centre. En détruisant l'économie de subsistance et le commerce de la Périphérie qui, certes, étaient précaires et ne pouvaient concurrencer les systèmes capitalistes, les forces dominantes du Centre ont intégré les populations même les plus déshéritées dans les circuits des marchés dit modernes (15). Même si la productivité de ces populations et leur pouvoir d'achat sont minimes, ce qui importe c'est qu'ils font d'une façon ou d'une autre partie du système économique dominant. C'est pourquoi la notion de marginalité si souvent employée sans une explication différenciée peut prêter à confusion : il n'y a pas de marginalité dans le sens d'une exclusion quasiment complète du système dominant ou « moderne » ; ce serait tomber dans le même piège qui est celui des concepts dualistes si le terme était utilisé dans ce sens.

Nous avons plutôt à faire, dans le secteur non totalement intégré dans le mode de production capitaliste périphérique, à des masses de population dont le mode de production hérité est plus ou moins détruit ou désagré par l'impact de l'économie capitaliste et qui sont, elles, plus ou moins intégrées dans le marché capitaliste périphérique. Le mode de production hérité étant une fois pour toutes révolu, la distance ou intégration dans le système nouveau et cependant caractérisée par des degrés bien différents. Nous retrouvons dans la Périphérie une population qui est particulièrement fragmentée et ceci du point de vue économique, idéologique au niveau des communications etc. C'est justement cette situation qui explique la faible prise de conscience politique et le manque d'organisation et de militantisme de ces masses. Mais il n'y a pas que cela. Il y a aussi l'appareil idéologique qui vient à la rescousse du système dominant. Qu'est-ce que l'on introduit comme idéologie dans la Périphérie? Logiquement cela ne peut être que l'idéologie ou la culture qui est en vigueur dans le Centre, cette fameuse rationalité stabilisatrice du système que nous avons essayé de décrire brièvement plus haut.

(15) Armando OORDOVA : *Strukturelle Heterogenität und wirtschaftliches Wachstum* Frankfurt 1973; notamment sa critique du concept du capitalisme sous-développé d'André Gunder FRANK, pp. 108-167.

économique préexistant disloqué. C'est pourquoi il ne peut y avoir une structure dualiste dans le sens de deux parties de la population fondamentalement opposées : la paupérisation des masses étant l'effet de la pénétration impérialiste, la fraction « moderne » et la fraction « traditionnelle » de la population sont évidemment dialectiquement liées. Et c'est dans la propre logique du système capitaliste qu'il n'a pu intégrer complètement qu'une partie infime des populations de la périphérie, la grande majorité reste formellement en dehors du sys-

(14) Voir notamment : André Gunder FRANK : *Dialectique ou Dualisme* : in : le Développement du sous-développement, Paris 1973, pp. 223-231.



nance latino-américaine, d'avoir démonté ces engrenages. D'ailleurs, il ne faudrait pas oublier que les caractéristiques essentielles de l'impérialisme avait déjà été fort bien analysés par Rosa LUXEMBURG et LENINE. Nous ne pouvons pas, non plus, entrer dans les différents détails et controverses, aussi importantes soient-elles qui séparent encore les différents auteurs et leurs écoles respectives. Ce qui importe ici c'est de rappeler combien l'introduction du mode de production capitaliste et de l'économie dite de marché a transformé les structures sociales et économiques des pays généralement dits périphériques.

Un débat qui est largement clos aussi est celui du dualisme (d'ailleurs



Inde (Etat de Mysore).

D'abord, les masses paupérisées réalignent très clairement qu'économiquement il n'y a plus qu'une issue pour elles : l'intégration dans le secteur « moderne » de la Périphérie. Donc il y a une motivation très forte qui les pousse à abandonner leur mode de production déjà perturbé ou largement détruit. En même temps le système dit moderne leur offre des filières de réussite : les écoles; de plus, il y a des exemples physiques de réussite visibles : les nationaux ayant eu une formation « moderne » et qui occupent des places plus ou moins importantes qui garantissent une existence relativement décente. Sociologiquement parlant, ce sont ces personnes qui constituent des groupes « charnières », des groupes qui font tourner le système capitaliste périphérique et qui assurent sa reproduction. Certes, ils sont exploités eux aussi, mais à l'encontre des masses déshéritées ils profitent partiellement du système et constituent donc des couches privilégiés que ce soit en tant qu'ouvriers ayant un emploi fixe ou comme cadres administratifs ou politiques.

C'est ainsi que ces « groupes charnières » remplissent à la fois un rôle

économique et un rôle idéologique qui sont également importants : économiquement, ils contribuent à la reproduction du système, idéologiquement, ils vulgarisent ses valeurs et étant eux-mêmes des exemples de réussite, ils protègent le système contre les critiques et les attaques qui le mettraient en cause.

### Les théories de développement : théories scientifiques ou apologies du mode de production capitaliste

Le thème majeur de ce qui précède était consacré à la démonstration que la science établie — qu'elle soit science naturelle ou science sociale — n'est pas neutre, mais qu'elle fait partie de l'idéologie ou de la culture du système dominant. Il paraît donc très vraisemblable que l'on doit retrouver le même contenu idéologique dans les théories du développement en provenance des centres capitalistes. Pour vérifier cette hypothèse nous choisissons un exemple, la théorie de Daniel LERNER (16), premièrement parce qu'elle a eu beaucoup d'effet sur la

réflexion théorique et pratique en la matière, deuxièmement, parce qu'elle a été établie à partir d'une recherche empirique très approfondie effectuée dans plusieurs pays du Moyen Orient et troisièmement parce que cette étude est — du point de vue idéologique — parfaitement représentative pour la quasi-totalité des approches « développementalistes » de la sociologie occidentale (17).

Lerner part de l'exemple du développement des États-Unis. Son point de départ est l'immigration très forte qui nécessitait la mise en place d'une administration importante et compé-

(16) Daniel LERNER : *The Passing of Traditional Society — Modernizing the Middle East*, New-York 1958.

(17) Parmi les approches les plus importantes dont une bonne partie renvoie d'ailleurs directement à l'analyse systématique, sont à noter : ALMOND Gabriel A. and COLEMAN, James S. — *The politics of the Developing Areas*, Princeton, 1960.

ALMOND, Gabriel A. and Verba, Sidney. — *The Civic culture; neue Auflage*, Boston and Toronto, 1965.

EASTON David. — *A Framework for Political Analysis, of Political Life*, New York, 1965.

GEERTZ, Clifford (ed.). — *Old Societies and New States, the Quest for Modernity in Asia and Africa*, New York, 1963.

PYE, Lucian W. and Verba Sidney (ed.). — *Political Development*, Princeton, 1965.

tente. Il en déduit qu'une forte mobilité horizontale de personnes constitue un facteur de développement décisif parce que cette mobilité entraîne nécessairement l'établissement d'une administration rationnelle. Et c'est — nous voilà de retour chez le diagnostic de Max Weber — la rationalité spécifique de l'homme « moderne » qui distingue celui-ci de l'homme « traditionnel ». D'ailleurs le critère de rationalité typiquement occidental (ou mieux : capitaliste) est le critère essentiel aussi pour toutes les autres approches développementalistes (18). Les auteurs partent simplement d'autres critères de cette rationalité ou d'autres phénomènes sociaux que la mobilité.

Mais restons un instant avec Lerner et la philosophie qu'il déduit de la relation qu'il peut y avoir entre une forte mobilité des personnes, la nécessité de créer une administration et la rationalité qui en résulte : « Ainsi l'idée s'est répandue que la mobilité des personnes est elle-même une valeur de premier rang; le sentiment se développait que la morale sociale est essentiellement l'éthique du changement social. Un homme est ce qu'il peut devenir; une société est son potentiel. Ces notions ont dépassé l'enceinte de la discussion et se sont introduites dans les lois et les mœurs occidentales. Une société mobile doit encourager la rationalité parce que le calcul du choix influence le comportement individuel et conditionne les gratifications sociales. L'homme devient capable de percevoir l'avenir social comme étant manipulable plutôt que d'être ordonné et il comprend ses possibilités personnelles en termes de réussite plutôt que comme conséquence d'un héritage (social). Rationalité est volonté : des façons de penser et d'agir sont des instruments sujets à l'intention (et non des articles de foi), des hommes réussissent ou échouent par le test ce qu'ils accomplissent... Alors que l'homme traditionnel avait tendance à rejeter l'innovation en disant « il n'en a jamais été ainsi », l'occidental contemporain demandera plutôt « Est-ce que cela marche? » et il essaiera la nouvelle voie sans grand souci » (19).

C'est donc cette définition de l'homme « moderne » qui, non seulement, permet aisément d'en distinguer l'homme « traditionnel », elle comporte aussi un jugement de valeur : l'homme moderne est polyvalent, utilisable de plusieurs façons, débrouillard et innovateur, bref il est lui-même le produit du progrès de la société et il fera à son tour progresser la société. C'est le résultat qui justifie l'action et qui sanctionnera — positivement ou négativement — l'individu qui *a priori* se soumet à la jeunesse des sanctions puisqu'il a intériorisé les normes de la société.

L'indicateur qui sert à mesurer la modernité relative d'individus ou de

groupes entiers est le concept d'*empathie*. Par ce terme Lerner entend la capacité d'un individu de s'identifier à des aspects nouveaux de son environnement physique et humain. Notamment l'individu doit être capable d'endosser différents rôles sociaux et d'agir rationnellement en fonction de ces rôles. C'est-à-dire que le paysan d'aujourd'hui devrait être capable de jouer l'administrateur demain, le militaire après demain et ainsi de suite. Cette capacité lui sera d'autant plus nécessaire (ainsi qu'à la société) qu'elle lui garantit une mobilité professionnelle extraordinaire et lui permet donc de faire fortune là où fortune il y a.

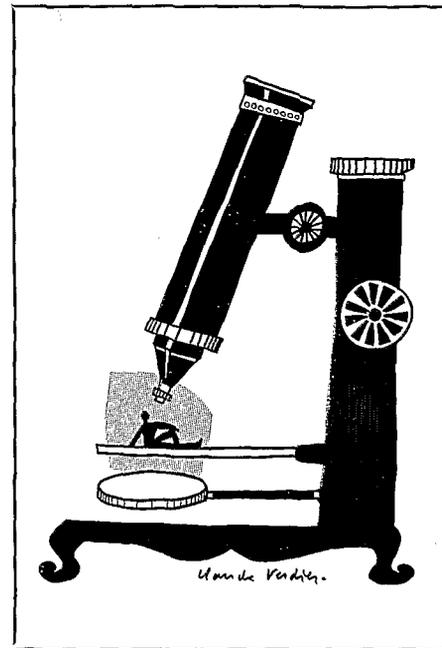
Mais il est significatif que Lerner ne souffle pas un mot des besoins qu'a le mode de production capitaliste d'avoir un maximum de personnes empathiques pour assurer sa reproduction : la polyvalence optimale de la main d'œuvre et son utilisabilité sont des préconditions nécessaires pour le bon fonctionnement d'une économie qui se complique davantage, qui est menacée de crises et qui a développé sa propre rationalité qu'elle transmet à l'individu. Celui-ci n'est plus vu que sous l'aspect de son utilité et de sa rentabilité pour le bon fonctionnement du système; il n'a plus de valeur en tant qu'être humain.

Il est donc aisé de distinguer de ce type idéal « moderne » le type « traditionnel » comme on le trouve dans le Moyen-Orient ou dans le Tiers-Monde en général ou encore dans les régions « sous-développées » des pays capitalistes : l'homme traditionnel ne participe pas aux affaires publiques de son pays, il s'occupe de sa famille; il n'y a pas un partage de travail assez différencié dans la production, tout le monde fait un peu de tout; il n'y a donc pas de mécanismes qui rendraient la mobilité nécessaire! Les liens de loyauté de l'homme traditionnel sont déterminés par les structures de parenté et non par la volonté du succès.

Étant donné que dans ce concept il y avait un préalable idéologique très clair — dont tous les positivistes se défendent à haute voix — qui était celui que la société « moderne » et empathique est de loin supérieur et préférable à la société « traditionnelle », on en vient tout de suite aux remèdes, d'ailleurs clairement exprimés dans le sous-titre du livre : « moderniser le Moyen-Orient ». Il faut changer et transformer les structures existantes, bref les « moderniser » et on résoudra non seulement le problème du sous-développement mais on pourra aussi transformer les personnes « traditionnelles » en membres utiles de la société humaine.

Je crois qu'il ne faudrait pas prêter à Daniel Lerner et à d'autres sociologues du même bord des intentions *a priori* machiavélistes ou diaboliques dans le sens qu'ils soient conscients d'utiliser leur capacité d'observation et de réflexion au service de la reproduction du système capitaliste. Bien au contraire c'est cette sociologie même qui est l'exemple

patent de l'idéologie dominante. Et c'est particulièrement vrai lorsqu'elle prétend se défendre de toute idéologie : en se refusant de faire l'analyse historique du développement des modes de production et des cultures qui les ont accompagnés, cette sociologie n'est plus qu'observatrice d'un état social momentanément donné. Celui-ci est érigé en norme sociale absolue et on se refuse de poser la question du pourquoi il en est ainsi. En plus, le fractionnement des disciplines universitaires est tel qu'il devient de plus en plus impossible de chercheur de comprendre la place et le rôle de sa propre discipline dans le tout social. Il



reprendra donc sans critique les résultats des économistes des physiiciens ou encore des sociologies positivistes comme des données neutres et inchangeables : il ne pourra plus les comprendre comme étant le résultat d'une phase historique spécifique du développement de l'humanité et encore moins pourra-t-il mettre en cause le système existant et développer une alternative qui serait peut être plus humaine parce qu'elle aurait pour objet les conditions de la vie humaine au lieu des conditions pour l'optimisation du fonctionnement du système établi.

Et c'est là que se pose un problème moral. Le mode de production capitaliste est fondé sur une inégalité fondamentale entre une minorité privilégiée et une majorité sous-privilégiée et exploitée. Une science sociale qui se met au service du système existant sans se poser les questions évoquées plus haut ne peut qu'être au service des dominateurs. Loin d'être neutre comme le proclament ses protagonistes, elle se transforme même en science de domination puisqu'elle met à la disposition de la classe dirigeante toute l'instrumentation de technologie sociale qui permettra au système de se sortir des crises qu'il génère lui-même.

(18) Voir les titres de la note précédente.  
(19) Daniel LERNER, *op. cit.*, p. 48-49. Traduction de l'auteur.



le capital suit ses propres lois. La rentabilité du capital étant toujours encore supérieure dans les pays hautement développés, le capital s'investit là. Si, par exemple l'industrie du textile connaît une « crise » en Europe ce n'est pas parce que le textile serait devenu invendable. Le seul problème est que, dans la confection vestimentaire on ne peut se passer d'une quantité de force de travail humaine très importante. Cette phase de la production est donc « exportée » vers les pays où la force de travail est bon marché et même si l'on additionne les frais de transport jusqu'à Singapour ou Formose, la marchandise revient toujours moins chère que si elle était fabriquée par des ouvriers européens aux salaires élevés. Est-ce donc l'internationalisation du mode de production qui transformerait la Société internationale en une structure de classes à dimension mondiale dans laquelle les États-Nations perdraient de plus en plus leur importance ?

Il n'est pas possible ici de poursuivre cette hypothèse et d'essayer d'en tirer des conclusions. Ce qui est important pour le sujet que j'ai essayé de traiter c'est que nous sommes réellement en face d'une internationalisation de la culture dans le sens que je l'ai définie en haut et qui n'est que la culture spécifique et corollaire du mode de production capitaliste dans son stade actuel. Le capitalisme a développé une culture spécifique qu'il appelle la rationalité. Non seulement le mode de production capitaliste est en expansion — entre autres, grâce à la technologie qu'il a réussi à développer — mais il a surtout monopolisé les agences de socialisation que sont les *mass media*, les écoles etc. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les quelques agences de presse qui, à l'échelon international, déterminent la sélection et l'interprétation des nouvelles qui sont diffusées à travers le monde. Mais il ne s'agit pas que de cette structure matériellement monopolistique. Ce qui est plus important, c'est qu'à travers toutes ces agences de socialisation, jusque dans les familles, est diffusé cet esprit de « rationalité » ou d'« efficacité » qui est à son tour la condition pour la reproduction du système capitaliste. C'est donc beaucoup plus le contenu idéologique que la structure formelle et juridique (école française ou sénégalaise par exemple) qui sont décisives.

En ce qui concerne tout particulièrement les pays dits sous-développés il est un fait que le capitalisme mondial avait un besoin vital de les intégrer dans son système. Et ce n'est pas que la richesse en matières premières qui a déterminé cette emprise. Les pays du Tiers-Monde sont aussi des consommateurs non négligeables de la production de l'économie capitaliste et par cela un facteur de rentabilité. Ainsi, il fallait amener ces pays à articuler des besoins de consommations qui correspondaient à la production du

Revenons, pour donner un exemple à cette thèse, aux recettes formulées par le représentant de cette tendance qu'est Lerner. Selon son hypothèse initiale, la mobilité des personnes est à la base du développement de la « rationalité humaine » ; il faut donc rendre les personnes du Tiers Monde mobiles. Un des moyens pour arriver à cette fin lui semblent être les *mass media*. Ils permettent d'instruire les gens, de les informer de ce qui se passe hors de leur petit monde, d'éveiller en eux des désirs qu'ils ne connaissaient pas jusqu'alors. Alors ils voudront faire autre chose que leurs pères ; ils voudront émigrer, grimper l'échelle des hiérarchies sociales (surtout si on leur fait comprendre qu'ils sont sur la marche la plus basse). Ainsi les *mass media* et bien sûr les écoles feront leur contribution à la « modernisation ».

Certes, ce raisonnement semble un peu simpliste et naïf. On aurait pu s'attendre à ce qu'un auteur qui prend comme point de départ de sa construction théorique l'immigration aux États-Unis se soit demandé quelles étaient les raisons qui poussaient les immigrants à quitter leur pays ! Et on aurait trouvé sans grande difficulté des raisons économique et politique qui relevaient de la transition du féodalisme au capitalisme et surtout des contradictions internes du capitalisme naissant. De même, dans les pays du Tiers-Monde : l'émigration des campagnes se fait pour des motifs très clairs et le déclin de l'artisanat et du commerce « traditionnel » ont des raisons bien concrètes. On n'aurait donc pas besoin des *mass media* et de l'école pour provoquer ce processus ? Oui et non. Certes, le procédé est

amorcé, mais il y a aussi des régions où l'on manque (ou manquait) toujours de main-d'œuvre malgré la pénétration capitaliste (par ex. en Afrique Noire).

Il n'y a pas que cela : une main-d'œuvre totalement non instruite n'est que très peu utilisable, elle n'est pas empathique, elle n'a pas les façons de se comporter que connaît l'employeur. C'est dans ce sens là qu'il faut la conditionner, l'éduquer. De telle façon, le cercle se ferme : la Science (sociale notamment) devient un instrument de choix au service de la reproduction du système social existant. C'est en ceci que la sociologie positiviste (ou ses descendants) se démasquent une fois de plus comme n'étant qu'une science de domination au service de l'ordre établi. Pire encore : Imbibée de l'idéologie ou de la culture qu'a produite l'ordre économique, elle le reproduit au niveau idéologique et joue ainsi un rôle stabilisateur de cet ordre essentiel. Par son omniprésence dans la société moderne, cette sociologie influence non seulement la superstructure mais aussi l'infrastructure en contribuant au conditionnement matériel du facteur de production qu'est la force de travail.

### LA TRANSFORMATION DE LA SOCIÉTÉ MONDIALE

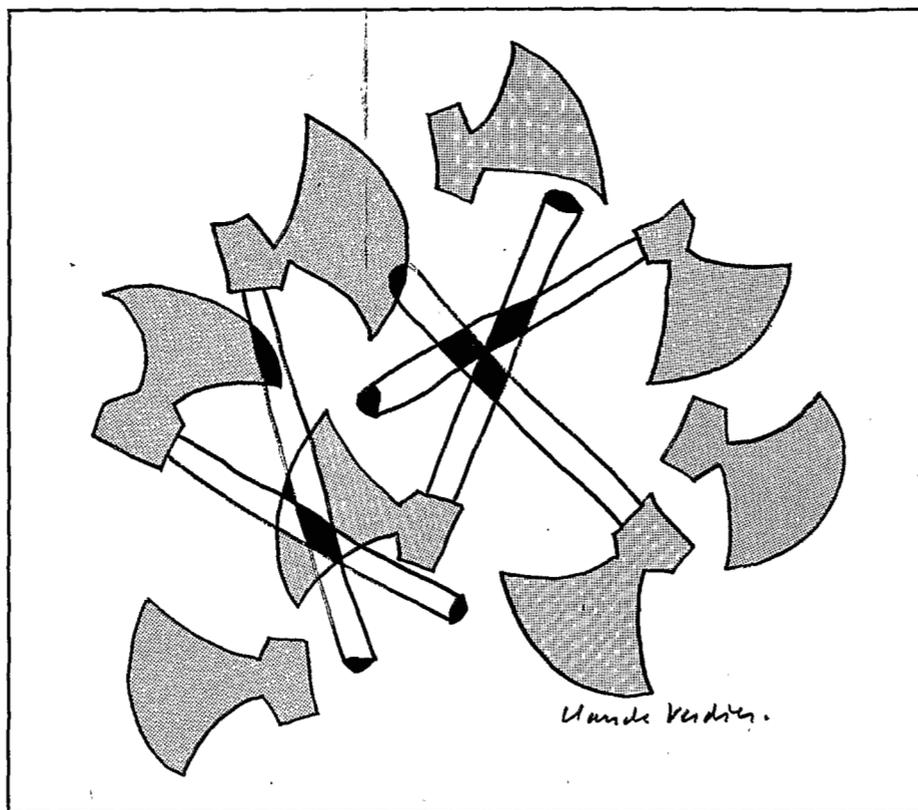
Une des caractéristiques essentielles de notre temps est l'internationalisation du capital et de la force de travail ; si par exemple certains pays producteurs de pétrole investissent dans le capital de firmes européennes ceci ne prouve rien d'autre que le fait que

Centre. Lorsque les pays du Centre commençaient à manquer de force de travail et ne serait-ce que comme pression sur les salaires, cette force de travail fut « mobilisée » dans la Périphérie. Mobilisation d'autant plus facile que la rationalisation de la production et la concentration tendaient à libérer cette marchandise. C'est pourquoi les stratégies de développement étaient conçues — et non par hasard — dans les pays dominants. Le « développement » était guidé par l'extérieur en fonction des besoins de ceux qui le guidaient. Et même ceux qui développaient — de bonne foi — des théories de développement en fonction de l'observation historique de leur propre société ne pouvaient exporter que les recettes imprégnées des contradictions propres au système capitaliste (20). C'est dans ce sens que l'idéologie de la planification si répandue dans les pays du Tiers-Monde n'est souvent que la reprise des recettes étrangères et elle a comme seul but de « rattraper » les pays dits avancés. Cette planification ne tient que trop souvent nullement compte des spécificités nationales (non seulement historiques et culturelles mais aussi économiques), elle est fréquemment aussi imbibée de cette idéologie du progrès et de cette « rationalité » que nous avons décrite plus haut, surtout que cette planification évacue systématiquement les contradictions et blocages qui caractérisent le système capitaliste et elle adhère en plein à un fétichisme de croissance sans — dans beaucoup de cas — se soucier si (a) cette croissance mène à une autonomie croissante de la société et si (b) cette croissance implique aussi une répartition plus égale des revenus ou si, au contraire, elle contribue à accentuer les antagonismes de classe. Finalement, à travers l'importation de recettes toutes faites, à l'aide de planificateurs formés à l'étranger ou venu de là, le choix est tout naturellement orienté vers l'exemple des pays capitalistes et les méthodes choisies en biaisent l'effet. La planification dont on attend des miracles n'est finalement rien d'autre qu'une « adaptation anticipante » (21). En ce sens, les mécanismes de développement des pays capitalistes sont appliqués dans la périphérie et ne peuvent produire que le sous-développement, l'intégration dans le marché mondial des pays du Tiers-Monde y aidant.

Un autre effet négatif de cette planification naïve est d'empêcher le développement de technologies adoptées aux besoins du pays et d'entraver un développement autocentré qui tendrait vers une autonomie grandissante du système.

(20) Une analyse brillante de ces mécanismes est faite par Norbert LECHNER : *Sozialwissenschaftliches Krisenmanagement in Lateinamerika*; in : DANCKWERTS, PFUTZE, LECHNER, STIEBITZ : *Die Sozialwissenschaften in der Entwicklungspolitik* Frankfurt 1970, p.p 111-157.

(21) LECHNER, *op. cit.*, p. 143.



Ainsi donc les seuls mécanismes économiques ne suffisent pas à expliquer le sous-développement dans les pays du Tiers-Monde. Le mode de production capitaliste a créé sa propre culture qui est omniprésente dans la vie sociale et qui à l'aide de cette idéologie, se présente sous le manteau de la scientificité. Les structures capitalistes sont stabilisées à l'échelon mondial et les mesures concrètes qui en sont dérivées sont objectivement des facteurs servant la maintenance de la dépendance. Si ce raisonnement est juste, alors la question qu'il faut se poser est de savoir si le capitalisme peut être dépassé à l'aide d'un instrumentarium technologique qui est le produit de l'idéologie capitaliste elle-même. A mon avis la réponse à cette question ne peut être que non : l'application de cet instrumentarium doit être comprise (et il y a des pays où il a déjà fait ses preuves) comme étant la passerelle vers une nouvelle étape qualitative du système capitaliste mondial : elle est donc incapable de résoudre les contradictions et les inégalités profondes qui le caractérisent.